

Grandpa Chan & Grandma Marina

REGARDE COMME C'EST BEAU



Enchanteur. BBC.

Le
Livre
de
Poche



REGARDE COMME C'EST BEAU

Célébration de l'amour par les auteurs du compte
Drawings for My Grandchildren

Illustrations de Grandpa Chan

Textes de Grandma Marina

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Porret-Blanc

LE LIVRE DE POCHE

Titre original :

LOOKING BACK LIFE WAS BEAUTIFUL

Publié par Tarcher Perigee, un département de Penguin Random House LLC.

Couverture : Studio LGF. © Grandpa Chan.

Kong Ja An et Chan Jae Lee, 2020.

© Librairie Générale Française, 2021, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-253-10262-5 – 1^{re} publication LGF

Tout est dans ton cœur.
Il te guidera.

SOMMAIRE

Avant-propos	XI
Printemps	1
Les Galápagos.	69
Été	83
Souvenirs de Grandpa	145
Automne	157
Grandpa se remémorant ses parents	205
Hiver	217
Épilogue	267
Les auteurs.	273
Remerciements	275

AVANT-PROPOS

Aujourd'hui, comme nous le faisons chaque jour, nous cherchons des pistes pour nos prochains dessins. En quête d'inspiration, nous échangeons nos idées ; quand mon mari a dessiné une image, j'écris quelques lignes pour l'accompagner. Même si mon mari ne se considère pas comme un artiste, ni moi comme une écrivaine, cela ne nous arrête pas.

Ah ! Mais ce n'est pas tout. Chaque fois que je songe à ce que nous sommes en train de faire, il me vient à l'esprit un mot qui fait battre mon cœur un peu plus vite, et il me faut un petit moment pour retrouver mon calme. Ce mot, c'est *in-yeon*, qui désigne peu ou prou une rencontre prédestinée, ou un lien écrit d'avance.

Nous sommes nés l'un et l'autre à Séoul en 1942, année du cheval. C'est à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université nationale de Séoul qu'eut lieu notre rencontre, en 1961. C'était au début de notre troisième année, à l'occasion

d'une exposition de peinture et de poésie organisée au sein de notre université. J'avais présenté un très court poème intitulé « Pomme », et un autre étudiant, que je ne connaissais pas, avait eu pour tâche de l'illustrer. J'ai aussitôt aimé son travail. C'était une peinture abstraite, qui s'accordait parfaitement à mon poème ; grâce à elle, je portais un regard neuf sur ce que j'avais écrit.

Enthousiaste, je me suis tournée vers l'auteur du dessin. Un certain Chan Jae Lee. Tous les participants ont fêté la fin de l'exposition au cours d'une soirée pop-corn. Lorsque nous avons compris que nous prenions la même direction pour rentrer chez nous, nous avons fait une partie du chemin ensemble.

Qui aurait pu imaginer qu'après nous avoir rapprochés puis fait naître notre amour, les germes d'un *in-yeon* – ce poème et son illustration –, semés en 1963, allaient donner de nouvelles pousses cinquante-deux ans plus tard, en 2015, pour produire en 2020 la superbe fleur qu'est ce livre, à l'approche de nos quatre-vingts ans.

Ayant tous les deux grandi pendant la guerre de Corée, puis connu la pauvreté, avant de réussir à entrer à l'université, nous partageons de nombreux traits de caractère et bien des expériences communes. Au cours des trois années durant lesquelles Chan Jae accomplissait son service militaire obligatoire, j'ai tant souffert que j'aurais encore préféré partir à sa place. Avant cela, dès le début de notre relation, nous nous voyions presque tous les jours et parlions de tout et de rien. Si je n'ai pas gardé un souvenir très précis de cette période, je me rappelle néanmoins que des étudiants chantaient *Blowin' in the Wind* de Bob Dylan, accompagnés de leur guitare.

Nous nous sommes mariés en 1967 ; nous avions alors à peine vingt-cinq ans. Aujourd'hui notre mariage passerait pour précoce, mais à l'époque cela nous avait semblé aller de soi. Après en avoir beaucoup discuté, et dans la mesure où nous nous destinions tous deux à l'enseignement, nous avons décidé d'un commun accord que nous n'aurions pas d'enfants. Nous avons débuté notre vie maritale dans une chambre meublée, à Singil-dong. Ce n'était qu'une petite pièce aménagée au domicile de notre propriétaire, toutefois équipée d'une kitchenette indépendante. Je revois encore très précisément la maison de briques rouges. Nous étions tous les deux professeurs ; mon mari enseignait les sciences naturelles, et moi le coréen. Nous avons vécu heureux comme ça pendant quelques années, mais à la longue, l'idée d'être entourés de nos propres bambins a fait son chemin. C'est ainsi que, au petit matin du 1^{er} mars 1971, j'ai mis au monde notre premier enfant. Immédiatement après la naissance de notre fils, nous avons fait l'acquisition de notre bien le plus précieux, un Asahi Pentax, rien que pour pouvoir le prendre en photo. Jeune couple consciencieux, nous adhérions au slogan gouvernemental : « Filles ou garçons, n'en ayez que deux, mais élevez-les bien. » Enfin... ce n'était pas tant une question d'être consciencieux, car tout le monde s'y conformait à l'époque. Il faut dire que cette injonction nous accompagnait jour et nuit, où que l'on aille. Elle possédait un étrange pouvoir de persuasion auquel il était difficile de ne pas se soumettre.

Dans les années 1970, la Corée du Sud était encore un pays très pauvre, et en 1974, mes parents ainsi que mes plus jeunes frères et sœurs ont émigré au Brésil, en quête d'une vie meilleure. En mars de l'année suivante est née notre fille. J'ai énormément pleuré, en proie à un sentiment d'absolue solitude... Je n'avais aucune raison particulière d'être triste, et pourtant je n'arrêtais pas de

pleurer. À cette époque, il n'y avait pas de mots pour décrire cela, je ne savais donc pas ce qui m'arrivait. Je pense aujourd'hui que j'ai dû souffrir d'une dépression post-partum. L'été de la même année, cependant, je me rappelle mon excitation quand nous avons acheté un réfrigérateur Taihan Electric Wire. C'était une période heureuse. Une fois notre frigo neuf installé dans la cuisine de notre première véritable maison, nous nous sommes alors dit à voix basse que c'était, après l'appareil photo, notre deuxième bien le plus précieux. Nous élevions des lapins dans la cour ; un rosier sauvage rouge grimpait le long de la façade. Notre fils avait pour amis Kongkongi, le chien, ainsi que le poisson rouge vivant dans la petite mare du jardin.

Puis, un jour, mon père est venu nous rendre visite depuis le Brésil. Quand mes parents avaient déménagé là-bas avec mes trois frères et sœurs cadets, ils avaient laissé derrière eux leurs trois filles, déjà mariées. Cette fois, mon père revenait nous chercher, ainsi que nos familles respectives. Il a rencontré tour à tour chacun de ses trois gendres pour leur demander s'ils étaient disposés à partir. Les trois gendres ayant répondu « oui ! », il est alors allé voir ses trois belles-familles pour leur demander s'ils autorisaient leurs fils et leurs belles-filles à partir, et il a obtenu la même réponse. C'est ainsi qu'en 1981, nous avons pris l'avion à l'aéroport de Gimpo, sans crainte ni appréhension.

Avec l'aide de mes jeunes frères et sœurs, nous avons pu nous installer à São Paulo assez facilement. Deux ans plus tard, une fois acclimatés, nous avons ouvert un magasin de vêtements que nous avons appelé Boutique Symphonie. Mon mari achetait la marchandise, et nos trois employés brésiliens tâchaient de la vendre. La première année, ainsi que la suivante, nous avons si bien vendu à Noël que les enfants sont venus nous donner un coup de main au magasin

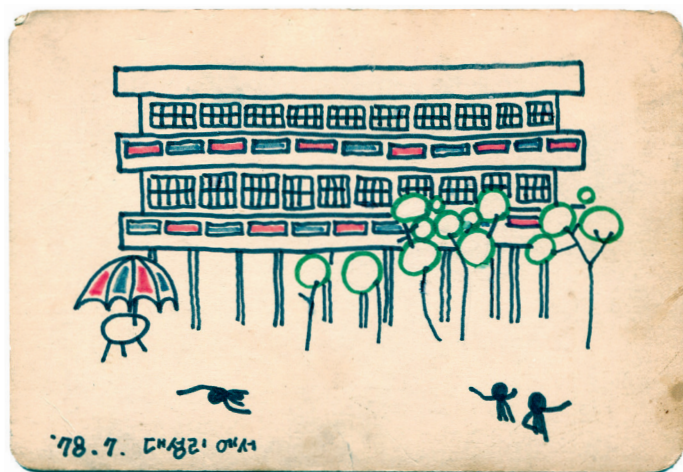
pour les paquets cadeaux ; nous avons même dû embaucher deux intérimaires en renfort. Qui aurait dit que tenir un commerce pouvait être si passionnant ? Ce qui se disait en Corée à l'époque était donc vrai : mieux valait faire du business plutôt qu'un doctorat ! Bien sûr, nous pensions alors que l'économie resterait éternellement ce qu'elle était. Non pas par stupidité, ou parce que nous ne pouvions pas lire les journaux brésiliens. Mais nous étions des gens simples, ambitieux et travailleurs – incapables de prévoir la période instable qui s'annonçait. Emportés par nos multiples tâches quotidiennes, nous attendions de chaque journée qu'elle ressemble à la veille. Aujourd'hui encore, les Coréens vivant au Brésil répètent toujours la même chose : « Cette année a été encore pire que la précédente. Qu'allons-nous devenir ? » Alors, leurs amis brésiliens les réconfortent d'un « *Vai melhorar* », « ça va aller ».



Les années passant, nos enfants ont eu leurs propres enfants. Nos deux premiers petits anges furent Arthur et Allan, les fils de notre fille, nés à un an d'écart. Parfois, quand je tenais l'un ou l'autre dans mes bras, j'avais l'impression de retrouver mon fils, que j'étreignais ainsi il y a si longtemps, à Séoul.

D'autres fois, ils étaient d'une douceur à nulle autre pareille. L'amour que je leur porte a été un cadeau précieux lorsque j'ai avancé en âge. Quand les petits ont fêté leurs trois ans, j'ai eu l'impression d'avoir trois ans moi aussi, et quand ils sont entrés à l'école élémentaire, j'y suis retournée à mon tour. Nous jouions à cache-cache ensemble, ainsi qu'à ce jeu où il faut trouver le maximum de mots commençant par la lettre « A ». Une fois à la retraite, mon mari a été embauché pour amener Arthur et Allan à l'école et les récupérer après la classe. Il n'a pas ménagé sa peine cinq années durant, tous les matins et tous les après-midi.

Les moments que nous avons passés avec nos petits-enfants ont été de parfaits moments de tendresse et de douceur. Jusqu'à ce jour où notre fille nous a annoncé qu'ils repartaient en Corée. Ce fut pour nous un vrai choc.



Carte postale dessinée à la main, 1978